

SUZANNE DE ROIX

**SUZANNE**  
**DE FOIX,**

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

**M. ISIDORE LATOUR,**

DE SAINT-IBARS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE  
TOULOUSE, LE 23 MAI 1832.

Prix : 2 francs 50 centimes.

---

**TOULOUSE,**  
IMPRIMERIE DE J.-M. CORNE,  
RUE PARGAMINIÈRES, N.° 84.

**1832.**



3

RESP PF XIX 433

# SUZANNE DE FOIX,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. ISIDORE LATOUR,

DE SAINT-IBARS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE TOULOUSE, LE  
23 MAI 1832.

Prix : 2 francs 50 centimes.



TOULOUSE,  
IMPRIMERIE DE J.-M. CORNE, RUE PARGAMINIÈRES, N.º 84.  
1832.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

GASTON, comte de Foix. . . . .	M. MASSELIN.
RAVANNE, ancien soldat. . . . .	M. EDOUARD.
LANDRY DE VARILLE, gentilhomme protestant.	M. JOLLY.
SUZANNE, fille de Ravanne. . . . .	M. <sup>me</sup> JOLLY.
ISABEAU, nourrice de Suzanne. . . . .	M. <sup>me</sup> WEIS.
MARIE. . . . .	M. <sup>lle</sup> J. WEIS.
Un page. . . . .	M. <sup>lle</sup> FUMERY.
Un écuyer.	
Un médecin du Comte.	
Protestant.	
Ecuyers du Comte.	

---

*La Scène se passe, au premier acte, à Sauveterre, sur les bords de la Lèze, et aux quatre derniers, dans un château du Comte, près la ville de Foix.*

---

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature, seront poursuivis comme contrefaits.



J. Latour

**J**E ne suis pas assez ennemi de mon plaisir, pour négliger l'occasion de dire confidemment au Public un mot de moi et de ma pièce; il est si doux d'épancher sa vanité d'auteur dans le suave tête à tête d'une Préface !

Mais avant que je remercie MM. les Acteurs du zèle qu'ils ont apporté à la mise en scène de Suzanne de Foix, je doute qu'en province elle puisse être mieux jouée qu'à Toulouse. Ces Messieurs m'ont prédit, à la première lecture, quel devait être le sort de l'ouvrage, et je reconnais que leurs observations m'ont été généralement profitables; peut-être est-il dommage qu'ils ne puissent en dire autant des miennes.

Quant au Public, il a compris sa dignité; il a senti qu'un jeune homme, en venant faire devant lui l'épreuve de ses forces, en l'estimant capable de départir avec justesse, l'éloge ou le blâme le mettait à sa place et dans une position convenable. Les encouragemens que m'a valu de lui ce premier essai, m'attirent vers un avenir où quelque chose me poussait malgré moi; mais aussi, lorsque je me hasarde à croire en moi-même sur la foi d'un premier succès, je le prie de penser que je ne suis pas tout entier dans ce premier ouvrage fait à la hâte. Qu'il me conserve sa bienveillance, mes forces en augmenteront, et je réaliserai peut-être les espérances qu'il daigne avoir de moi. Il faut

bien enfin que notre beau ciel exerce sur la jeunesse cette vertu d'inspiration qui exaltait nos vieux romanciers, ces chantres des tournois et des dames ; il faut bien avoir souvenance que les plus grands poètes d'Italie venaient ici chercher des modèles, et réchauffer leur enthousiasme.

Je ne parlerai point des critiques qu'on a faites de ma pièce, bien que j'en estime sincèrement les auteurs, ceux surtout qui se sont exprimés avec autant de convenance que de talent ; mais une conviction profonde, irrésistible, me dit que l'affaire se videra toujours entre le Public et moi. Vrai, tous ces systèmes poétiques, espèces de protocoles littéraires, me semblent inutiles. Le bon sens du Public fera justice de tout, et la meilleure poétique, à mon avis, ce serait un simple recueil de ses arrêts.

---

# SUZANNE

## DE FOIX.

---

---

### ACTE PREMIER.

---

Chambre gothique.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ISABEAU, SUZANNE.

(Suzanne est immobile et assise.)

ISABEAU.

Quoi ! toujours en souci ; pourquoi cette tristesse ?  
Avez-vous dans le cœur quelqu'ennui qui vous presse ,  
Demoiselle Suzanne ? Est-ce que ce beau jour  
Ne vous rend pas heureuse ?

SUZANNE.

Oui !...

ISABEAU.

Parlez sans détour ;

N'êtes-vous pas heureuse ?

SUZANNE.

Heureuse !...

ISABEAU.

Je vous aime

Autant que vous aimait votre mère elle-même.  
Ma fille , mon enfant , ne me déguisez rien ;  
Parlez , votre malheur ferait aussi le mien :  
Landry sera demain votre seigneur et maître....

SUZANNE.

Demain !

ISABEAU.

C'est arrêté : votre père peut-être  
Arrivera bientôt pour vous en prévenir ,  
Et ce soir , sans tarder , nous allons vous unir.

SUZANNE.

( Elle se lève effrayée. )

Ce soir !...

ISABEAU.

Je les entends.

SUZANNE.

Ah !... ce sont eux sans doute ;

Mon Dieu ! voici venir l'instant que je redoute.

## SCÈNE II.

RAVANNE, LANDRY, SUZANNE, ISABEAU.

RAVANNE.

Bien, c'est elle. Ma fille, on peut se réjouir ;  
La nouvelle est heureuse et vous allez l'ouïr.  
Approchez-vous, ma fille, et vous aussi, mon gendre,  
Pour écouter l'aveu que vous vouliez entendre.  
Suzanne, tu le vois, je te l'ai dit vingt fois,  
Que je n'ai point trouvé dans le pays de Foix,  
Ni dans Tolose même, un chevalier, un page  
Plus digne d'obtenir ma fille en mariage,  
Que messire Landry : je te l'ai dit ; eh bien !  
Dès ce soir il fera mon bonheur et le tien.

SUZANNE.

Sitôt !...

RAVANNE.

Il n'est jamais assez tôt, je le pense,  
Ma fille, pour donner sa digne récompense

A l'amour vertueux, ni jamais assez tôt  
Pour m'obéir.

LANDRY.

Ami, différons tout plutôt.  
Demoiselle Suzanne à bon droit le réclame ;  
Peut-être a-t-elle encor des doutes en son âme.

RAVANNE.

Point, et c'est mal à vous d'être ainsi tourmenté,  
Parce qu'un mot échappe à sa timidité.

LANDRY.

Je cherche son bonheur. Expliquez-vous sans crainte ;  
Je ne veux rien devoir, Suzanne, à la contrainte.

RAVANNE.

Vous serez plus content quand vous aurez ouï  
De sa bouche, plutôt qu'il ne faudrait, un oui ;  
Ce qui doit rassurer votre crainte jalouse,  
Ce n'est pas un seul mot, mais qu'elle vous épouse.  
Allez, seigneur Landry, quand nous vous avons vu,  
Vous qui d'honneurs et biens étiez jadis pourvu,  
Près du comte de Foix, délaisser sa personne,  
Les droits et les plaisirs que son service donne,  
Et venir parmi nous vous faire protestant,  
D'un page, avons-nous dit, nous n'attendions pas tant ;  
C'est un homme de cœur : moi, père de famille,  
Je songeais dès ce jour à vous donner ma fille ;  
Je lui parlai de vous, et, s'il faut l'avouer,  
Je l'entendis souvent, bien souvent vous louer.  
Eh bien ! que vous faut-il encore davantage ?

LANDRY.

Allons, je m'en rapporte à votre témoignage ;  
Je suis heureux, je dois à la religion  
Le premier de mes biens, ami, notre union.

RAVANNE.

Vous ne redoutez pas que l'on nous persécute ?

LANDRY.

Non , et sans balancer j'accepterais la lutte.  
Quand Richelieu ferait sa Saint-Barthelemi ,  
Avant tous je saurais marcher à l'ennemi ,  
Et n'irais pas , suivant une crainte inutile ,  
Me cacher dans la grotte auprès du Mas-d'Azile.

RAVANNE.

Bien. Ma fille , attends-nous pendant quelques momens ;  
Quitte le deuil , et prends de plus beaux vêtemens.

( A Isabeau. )

Il faut qu'elle se pare afin d'aller au temple.  
Adieu.

( A Landry. )

Vous le voyez , ma fille est un exemple  
De modestie. Eh bien ! êtes-vous combattu  
Par quelque crainte ?

LANDRY.

Allons , je crois à sa vertu.

### SCÈNE III.

SUZANNE , ISABEAU.

ISABEAU.

Je le vois , vous avez résolu de vous taire.  
Que dites-vous ? Parlez. Je crains quelque mystère.  
Ciel !.. elle devient pâle ! Il faut la secourir....

SUZANNE.

( Elle tombe en un fauteuil. )

Il ne me reste plus maintenant qu'à mourir....

ISABEAU.

Mais je ne comprends pas quel malheur est le vôtre ;  
Vous n'aimez pas Landry....

SUZANNE.

Non , et j'en aime un autre.

ISABEAU.

Dieux ! malheureuse enfant , pourquoi me le cacher ?  
Que dira votre père ? On pouvait le toucher  
En lui faisant plutôt un aveu de franchise ;  
Mais à présent il croit que vous êtes soumise.

SUZANNE.

O ma mère ! le deuil me siérait bien mieux  
Que ces ajustemens qui fatiguent mes yeux.  
O ma mère ! vous seule auriez guéri mon âme.

ISABEAU.

Je vous chéris comme elle , et pour moi je réclame  
La même confiance.

SUZANNE.

Elle seule , vois-tu ,

Savait par son amour m'embellir la vertu ,  
Et tu n'auras jamais , bien que tu me consoles ,  
Ces regards de ma mère et ses douces paroles.

ISABEAU.

Vous ne m'aimez donc plus , moi qui vous endormais  
Dans mes bras tout enfant ? vous l'oubliez ?

SUZANNE.

Jamais !...

Oh ! non , jamais.

ISABEAU.

Alors , pourquoi ne pas m'instruire  
De tout ce qui se passe ? Allons , voulez-vous dire ?...  
Quel est-il cet amant ?...

SUZANNE.

Un page.

ISABEAU.

Et son seigneur ?

SUZANNE.

C'est le comte de Foix.

ISABEAU.

Il a donc votre cœur ?

SUZANNE.

Oui.

ISABEAU.

Mais par quel hasard avez-vous ce page ?  
Comment de son amour vous a-t-il fait hommage ?

SUZANNE.

Lui-même il m'aborda près de notre manoir ,  
Au tombeau de ma mère , où j'étais seule un soir .  
Tandis que je priais , il s'approche avec grâce ;  
Il m'apprend qu'il venait de se perdre à la chasse ,  
Et me pria de le remettre en son chemin :  
Interdite , je le lui montrais de la main ,  
Quand il me demanda l'objet de ma prière ,  
Et si ce n'était pas le tombeau de ma mère ;  
Oui , répondis-je , et lui , tout ému de mes pleurs ,  
Parut en ce moment partager mes douleurs ;  
Puis il s'agenouilla , joignit ses mains pieuses ,  
Et pria . Je n'ai point de paroles menteuses ,  
Tu le sais ; eh bien ! quand je vis comme il priait  
Pour elle , je sentis que mon cœur l'aimerait .

ISABEAU.

Ma pauvre enfant !...

SUZANNE.

Depuis la première entrevue ,  
Il fut toujours soigneux de s'offrir à ma vue .  
Le soir je le trouvais là bas , seul , sans ennui  
De savoir que j'allais la pleurer avec lui ;  
Et moi lors , de rêver à sa rencontre étrange ,

Et de dire : Ta mère a fait venir cet ange ,  
Nous devisions long-temps ; il me baisa la main  
En me quittant , et puis me disait : A demain.

ISABEAU.

Achievez.

SUZANNE.

A la fin , dès qu'il eut connaissance  
De mon amour , du sien il me fit confiance ,  
Et , sans me repentir de l'avoir écouté ,  
Je crus qu'il me disait toujours la vérité.  
Va , sans doute , Isabeau , j'eus raison de le croire.

ISABEAU.

Ma fille , vous devez en perdre la mémoire.

SUZANNE.

Il en mourra , vois-tu ; car il a tant pleuré  
Quand il sut quel malheur nous était préparé !  
Et chaque jour , depuis cette triste nouvelle ,  
En vain je lui jurais d'être toujours fidelle ;  
Il ne m'écoutait pas , et dans son désespoir ,  
Il faisait le serment de ne plus me revoir.  
Enfin , il m'a prié cette nuit de me rendre  
Au tombeau : je ne sais ce qu'il pourra m'apprendre  
Avant de s'éloigner à jamais de ce lieu ;  
Sans doute il veut me dire un éternel adieu.  
Que faire ?

ISABEAU.

Il faut le fuir , vous causeriez sa perte ;  
Votre amitié pour lui peut être découverte.

SUZANNE.

Le fuir !

ISABEAU.

Mais hâtons-nous , cherchons d'autres moyens

D'éviter tout malheur que vos pleurs et les miens ;  
Landry ne sera pas votre seigneur et maître ,  
Et je vais aussitôt tout leur faire connaître ;  
Que votre père et lui s'en mettent en courroux ,  
Je ne crains pas pour moi quand je fais tout pour vous.

SUZANNE.

Qu'elle est bonne !.....

ISABEAU.

Agissons , car le moment approche ;  
Et je ne voudrais pas mériter ce reproche ,  
Que je suis à mon tour cause de ce malheur.

SUZANNE.

Hâte-toi ; quand je suis seule , j'ai toujours peur.

ISABEAU.

Je reviens.

#### SCÈNE IV.

SUZANNE , *seule.*

Il fait nuit ; à cette heure , demain ,  
Arthur saura qu'un autre a reçu cette main :  
Mon Dieu ! si je pouvais d'un seul mot l'en instruire !  
Il m'attend , que va-t-il penser ? que va-t-il dire ?  
Mais quel bruit !... C'est Arthur... Venir auprès de moi  
A cette heure de nuit !...

#### SCÈNE V.

SUZANNE , LE COMTE , *déguisé en page.*

LE COMTE.

Dissipez votre émoi ,

Demoiselle Suzanne.

SUZANNE.

Ah ! sortez. Mon devoir

L'exige , éloignez-vous. Je ne veux pas vous voir.

LE COMTE.

Un moment.

SUZANNE.

Laissez-moi....

LE COMTE.

Suzanne , le temps presse.

SUZANNE.

Devriez-vous abuser ainsi de ma tendresse ?  
Messire Arthur , sortez , mon père va venir ;  
D'être si téméraire , il pourrait vous punir.

LE COMTE.

Ah ! vous me trahissez ! que me fait votre père ?  
Votre oubli m'est bien plus cruel que sa colère.

SUZANNE.

Je tremble. Eloignez-vous , Arthur. Ah ! par pitié !....

LE COMTE.

On me l'avait bien dit que j'étais oublié ;  
Qu'au mépris de mes droits que mon honneur réclame ,  
Un autre !... ciel !... un autre avait touché son âme.

SUZANNE , *à part.*

De quoi m'accuse-t-il ?

LE COMTE.

On me l'avait bien dit

Que cet autre auprès d'elle était en grand crédit ,  
Et que , malgré ma foi , dans une heure peut-être ,  
Elle allait l'accepter pour son seigneur et maître.

SUZANNE , *à part.*

Je suis bien malheureuse !....

LE COMTE.

On ne veut plus me voir ;

A me tromper , gaîment on a mis son devoir ;  
Après avoir promis encore de m'entendre ,

Au lieu de l'entretien on ne veut pas se rendre ;  
On croit que ce serait de trop fâcheux momens  
D'écouter mes adieux et mes derniers sermens.  
Eh bien ! vous l'entendrez cette plainte importune ;  
Vous verrez jusques où peut aller l'infortune ,  
Et nous vous redirons , avant de vous haïr ,  
Les sermens et l'amour que vous allez trahir.

SUZANNE.

Ah ! mon Dieu !...

LE COMTE.

Tout est prêt sans doute pour la fête ;  
La couronne de fleurs a touché votre tête.  
Déjà , pour préparer le plus beau de vos jours ,  
Vous avez essayé quelques nouveaux atours ,  
Et ce cœur , de constance un si parfait modèle ,  
S'exerce à devenir tout-à-fait infidèle.  
Eh bien ! puisque l'en peut faire un jeu de sa foi ,  
Mon désespoir aussi ne connaît plus de loi ;  
Je reste ici , je veux épuiser ma disgrâce ,  
Vous donner le plaisir de me trahir en face :  
J'entrerais dans ce temple où l'on doit vous unir ,  
Pour réclamer ce cœur qui doit m'appartenir ;  
Et près de vous , debout , aigri de cette injure ,  
Je serai là , pour dire au ciel : *Elle est parjure.*

SUZANNE.

Moi , mon Dieu !....

LE COMTE.

Malheureux ! devais-je m'attacher  
A celle que l'amour ne pouvait pas toucher ?  
Qui sait jusques où va pour elle ma tendresse ?  
Et malgré cet amour , m'oublie et me délaisse ,  
Qui ne daigne pas même , au moment du départ ,  
Pour éternel adieu m'accorder un regard.

SUZANNE.

Arthur ?

LE COMTE.

Eh bien , parlez.

SUZANNE.

Arthur ?

LE COMTE.

Je vous écoute.

SUZANNE.

Vous croyez tout cela ?

LE COMTE.

Dumoins je le redoute.

SUZANNE.

Je vous aime toujours ; mais sortez , il est tard ;  
S'ils venaient !... Est-ce moi qui refuse un regard ?

LE COMTE.

( Il la regarde et tombe à genoux. )

Suzanne , oh ! pardonnez un moment de colère ;  
Par un excès d'amour souvent on peut déplaire :  
Mais , je le reconnais , j'avais tort , je le vois.  
Tenez , lorsqu'on entend le son de votre voix ,  
Songe-t-on si l'on a ressenti des alarmes ?  
Suzanne , quand je vois que vous versez des larmes ,  
Et que malgré mes torts vos regards sont si doux ,  
Oh ! je voudrais pouvoir mourir à tes genoux.  
Oui , qu'on me prive , moi , de l'air que je respire ,  
Pour moi de tous les maux qu'on choisisse le pire ,  
Qu'on m'enlève l'espoir de ce ciel que je voi ,  
Mais qu'on me laisse au cœur l'amour que j'ai pour toi.  
Suzanne , quand je puis respirer ton haleine .  
Je ne sais quel lien invisible m'enchaîne.  
Quitte pour un moment ce regard soucieux ,  
Ma Suzanne ; un moment tourne vers moi tes yeux.

Je t'aime : je ne sais si ce discours t'outrage ,  
Si tu t'irriteras d'écouter ce langage ;  
Je ne sais plus pourquoi je viens à tes genoux ,  
Je ne sais plus quels maux allaient tomber sur nous.  
Après de toi , tout fuit de mon esprit , je t'aime.....  
Je te vois , puis-je alors m'occuper de moi-même ?  
Non , qu'on ne parle plus ici de nos revers ;  
Ce moment , c'est ma vie , et vous mon univers.  
Parlez , regardez-moi , Suzanne , je vous aime.  
Vous aussi , n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Arthur , plus que moi-même.

Mon Dieu ! que faisons-nous , mon père va venir.

LE COMTE.

Qu'importe , mes amis sauront nous prévenir :  
Je les ai près d'ici placés en sentinelle ;  
Mais donnez-moi plutôt quelque bonne nouvelle.  
Est-il vrai ? votre père a-t-il donc résolu  
D'exercer sans réserve un pouvoir absolu ?  
De vous sacrifier ce soir ? Eh bien ?...

SUZANNE.

J'espère

Que peut-être Isabeau saura fléchir mon père.

LE COMTE.

Vous ne l'espérez pas , vous me trompez ici.

SUZANNE.

Je n'ai plus qu'à mourir s'il doit en être ainsi.

LE COMTE.

Vous , mourir ! vous , Suzanne , en votre premier âge !  
Qui ? vous que chaque jour je chéris davantage !...  
Vous , si belle , mourir ! Acceptez mon secours ;  
Personne n'a le droit de flétrir vos beaux jours.  
Je veux vous sauver , moi.

SUZANNE.

Vous ? Cette noble envie ,  
D'aucun heureux succès ne peut être suivie ;  
Mon père est engagé.

LE COMTE.

Qu'importe ?

SUZANNE.

Et quel dessein

Formez-vous donc ?

LE COMTE.

L'amour l'a fait naître en mon sein.

Nos gens sont à deux pas.

SUZANNE.

Eh bien ! que faut-il faire ?

LE COMTE.

Il fait nuit.

SUZANNE.

Oui , pourquoi ?

LE COMTE.

Rien ne nous est contraire.

SUZANNE.

Rien.

LE COMTE.

Vous m'aimez.

SUZANNE.

Comment ?

LE COMTE.

Vous m'aimez ?

SUZANNE.

Trop , Arthur.

LE COMTE.

Il faut me suivre.

SUZANNE.

Non, jamais !...

LE COMTE.

J'en étais sûr !...

SUZANNE.

Jamais ! qu'avez-vous dit ?...

LE COMTE.

Faut-il que je vous livre

A des persécuteurs ?

SUZANNE.

Je ne veux pas vous suivre.

### SCÈNE VI.

SUZANNE, LE COMTE, UN ÉCUYER,  
D'AUTRES ÉCUYERS.

L'ÉCUYER.

Eh ! vite, il faut sortir...

SUZANNE.

Dieux !

LE COMTE.

Eh bien ?

SUZANNE.

Non, jamais.

L'ÉCUYER.

Ils sont là.

LE COMTE.

Suivez-nous.

SUZANNE.

Non, non.

LE COMTE.

Et je l'aimais !...

SUZANNE.

Eloignez-vous , par grâce.

LE COMTE.

Ah ! ce seul mot me prouve

Que vous répondez mal à l'amour que j'éprouve.

Ainsi vous refusez d'accompagner mes pas ?

SUZANNE.

Non , non ; mais à présent , Arthur , je ne puis pas....

Je vous suivrai demain !... un autre jour !

LE COMTE.

J'en doute.

SUZANNE.

Mais sortez , il est là. Peut-être il nous écoute....

Oh ! vous ne m'aimez pas....

LE COMTE.

Que dites-vous ? c'est moi

Qui ne vous aime pas !

L'ÉCUYER.

Ah ! Monseigneur !...

LE COMTE.

Tais-toi.

SUZANNE.

Monseigneur !

L'ÉCUYER.

On arrive , on monte.

SUZANNE.

C'est mon père !...

Mais que voulait-il dire , et quel est ce mystère ?...

LE COMTE.

Nous n'avons qu'un moment.

SUZANNE.

Et qui donc êtes-vous ?

N'êtes-vous pas Arthur ? Je meurs à vos genoux.

Un seul mot, et sortez.

LE COMTE.

Venez, je vous adore.

Entendez-vous ce bruit ?

SUZANNE.

Ah ! sortez. Mais encore,

Qui donc est-il celui qui m'a donné sa foi ?...

N'êtes-vous pas Arthur ?...

LE COMTE.

Je suis Gaston de Foix.

SUZANNE.

Ah !

LE COMTE.

Toujours votre amant.

SUZANNE.

Non, vous m'avez trompée.

L'ÉCUYER.

On entre, Monseigneur, il faut tirer l'épée.

SUZANNE.

Grand Dieu ! je suis perdue.

LE COMTE.

Il nous faut l'enlever.

A l'aide ! c'est le seul moyen de la sauver.

SCÈNE VII.

LE COMTE, RAVANNE, SUZANNE,  
L'ÉCUYER, AUTRES ÉCUYERS.

RAVANNE.

Holà ! des ravisseurs !...

( Les écuyers du Comte se saisissent de lui. )

L'ÉCUYER.

Il y va de ta vie ,

Si de nous résister tu montres quelque envie .

LE COMTE.

Ça, Messieurs, qu'on le traite avec ménagement ;

Qu'on l'arrête, et me suive après dans un moment.

*Fin du premier Acte.*

---

## ACTE SECOND.

---

Galerie d'un vieux manoir.

### SCÈNE PREMIÈRE.

( LANDRY, UN PAGE. )

LE PAGE.

Entrez dans cette salle, où vous pourrez attendre  
Monseigneur.

LANDRY.

Oui.

LE PAGE.

Bientôt il pourra vous entendre.

LANDRY.

Bien.

LE PAGE.

Il nous a parlé de vous à son lever.

LANDRY.

De moi !

LE PAGE.

Bon, disait-il, c'est un de retrouvé.

Il apprit avec joie, autant qu'avec surprise,  
Que vous vouliez rentrer dans le sein de l'église,  
Et faisant un retour entier à la raison,  
Etre, s'il le voulait, encor de sa maison.

LANDRY.

Merci.

LE PAGE.

Pardonnez-moi s'il faut que je vous laisse  
Pour courre le chevreuil ; car nos chiens sont en lesse,

Et nous besognons tous à dresser des faucons,  
Et de jeunes limiers rétifs à nos leçons.  
Au revoir donc, Messire; adieu, soyez des nôtres.

LANDRY.

Adieu.

## SCÈNE II.

LANDRY, *seul.*

Tu peux compter que je serai des vôtres,  
Enfant. J'aurai voulu pouvoir l'interroger  
Pour connaître celui dont je veux me venger.  
Arthur!... oui, vous m'aurez; mais mon nouveau partage  
Ce sera la vengeance, et non pas le servage.  
Il croit que la faveur d'être de ses varlets,  
Quand j'étais loin de lui m'a causé des regrets,  
Ce bon seigneur; il croit que je serai tout aise  
De rêver à chercher passe-temps qui lui plaise;  
De m'oublier, afin de charmer ses loisirs,  
Caresser ses penchans, deviner ses désirs;  
De chasser tout honneur de mon âme asservie,  
De me répudier et de vivre sa vie;  
En valet inconnu, de vieillir sous sa main,  
Et de me façonner à souffrir le dédain.  
Ah! je suis protestant; aujourd'hui je suis homme,  
Je ne veux plus le bât de leur bête de somme.  
Vengeons-nous d'eux plutôt; ils m'en ont fait, je crois,  
Assez pour mériter d'être attachés en croix.  
Mais point d'emportement; soyons bien notre maître,  
Voyons tout froidement, afin de tout connaître.  
Sans doute auprès du Comte, il est là cet Arthur;  
Je le verrai. Mais lui, dans ce manoir obscur,  
Comment perd-il enfin les momens qu'il y passe?

Qu'y cherche-t-il? Après les plaisirs de la classe,  
Quels autres a-t-il donc en un pareil séjour?  
On ne peut pas d'ailleurs chevaucher chaque jour.

### SCÈNE III.

#### LE COMTE, LANDRY.

LE COMTE.

On ne m'a pas trompé! c'était chose certaine!  
Et devers nous enfin son bon ange l'entraîne!...

LANDRY.

Si Monseigneur veut bien encor me recevoir  
Après de lui, j'espère y remplir mon devoir  
Mieux que jamais; j'espère, en redoublant de zèle,  
Faire oublier à tous que je fus infidèle.

LE COMTE.

C'est fort bien. Quant à moi, je ne m'en souviens plus,  
Et vos remords, Landry, sont déjà superflus.  
Puisque vous revenez à mon obéissance,  
Je vous rends aujourd'hui toute ma confiance.

LANDRY.

Ah! Monseigneur, à peine ai-je rien mérité,  
Que vous m'accordez tout; quel excès de bonté!

LE COMTE.

Tu me connais: eh bien! je suis toujours le même;  
Quand je suis confiant, je le suis à l'extrême.  
Mais parlons vrai: voyons, étais-tu bien content,  
Après m'avoir quitté, de te voir protestant?  
Dis-moi, n'étais-tu pas fatigué de ces prêches,  
Où l'on n'entend jamais que des paroles sèches?  
De leurs temples si nus, et de leur saint psautier  
Qu'en petit vers Marot traduit tout entier?

Cette religion est par trop uniforme ;  
Ils chantent le même air du jour de la réforme ;  
Sans doute ils l'ont reçu de maître Jean Calvin,  
Alors qu'il se disait un messager divin ,  
Et que ces bonnes gens l'en croyaient sur parole ,  
Tant ce prêtre damné savait jouer son rôle.

LANDRY.

Oh ! rendez cependant justice aux réformés ;  
Chez eux sont des objets bien dignes d'être aimés.

LE COMTE.

Des minois très-chrétiens , et maint gentil corsage  
A dérider soudain la figure d'un sage.

LANDRY.

Oui , certes , ils disaient même qu'après de vous  
Il est des gens adroits à tromper les jaloux ,  
A ravir sans façon une fille à son père.

LE COMTE.

Ces prouesses d'amour ne coûtent rien , compère.

LANDRY.

Ces pages !...

LE COMTE.

Comment donc , ces pages ? Je prétends  
Réserver pour moi seul d'aussi doux passe-temps.  
Mes pages ! on a tort , Landry ; je vous assure  
Que je garde pour moi toute bonne aventure.

LANDRY.

Il en est cependant qu'on dit maîtres passés  
En fait de tours galans.

LE COMTE.

Eh ! vous les connaissez ?

LANDRY.

Non , Monseigneur.

LE COMTE.

Eh bien ! écoute : pour connaître  
Qui d'eux tous , ou de moi , doit , sur ce , passer maître ,  
Si je viens habiter en ce triste manoir  
Entouré de forêts , vieux , solitaire et noir ,  
Est-ce pour mon plaisir ? Non , certes , que je pense ,  
Faudrait pour l'embellir trop se mettre en dépense.  
Toi donc , en fin matois , devine à quel sujet  
J'y viens....

LANDRY.

Mais , c'est pour y celer un doux objet ,  
Que votre seigneurie en ces lieux est recluse ?

LE COMTE.

Justement. Est-ce pas une assez bonne ruse  
Pour tromper comme il faut ces regards vigilans  
Qui gênent de nos cœurs tous les secrets élans ?

LANDRY.

Sans doute.

LE COMTE.

Il faut garder , tiens , quelque retenue ,  
Et ne pas exposer sa faute toute nue ;  
D'ailleurs , de tels écarts ne sont plus de saison ;  
On me fait l'allié d'une grande maison ,  
Et de pareils excès dès-lors doivent se taire ;  
Aussi je vis heureux à l'ombre du mystère.  
Mais tu la verras ; tiens , il me faut l'avouer ;  
Je ne saurais jamais assez te la louer ,  
Il faut la voir.

LANDRY.

Comment penser qu'un lieu sauvage  
Possède des objets dignes de votre hommage ?

LE COMTE.

Dieux ! qu'il m'en a coûté ! je devins son amant  
D'abord à la faveur d'un long déguisement.

LANDRY.

Oui !

LE COMTE.

J'avais un rival protégé par le père  
De ma dame.

LANDRY.

Vraiment !...

LE COMTE.

Il ne m'importait guère.

Elle me préférait, et de ce concurrent  
Je n'ai jamais connu ni le nom, ni le rang.

LANDRY.

Voyez !...

LE COMTE.

C'est de ses bras que nous l'avons sauvée.

LANDRY.

Comment ?

LE COMTE.

On l'enleva.

LANDRY.

Vous l'avez enlevée !...

LE COMTE.

Sans doute ; et cependant, fidèle à son devoir ,  
Elle a, durant un mois, refusé de me voir.  
Mais, vaincue aujourd'hui, par mes soins, ma tendresse,  
Elle se livre enfin à l'amour qui la presse ;  
Je suis heureux !... Eh bien ! je sens que mon ardeur  
Chaque jour, depuis lors, s'affaiblit en mon cœur.  
Ah ! bon Dieu ! de l'amour c'est un caprice étrange ;  
L'infortune l'élève, et le bonheur le change.

A quoi donc pensais-tu ainsi préoccupé ?  
De ce que je t'ai dit tu me sembles frappé.

LANDRY.

Point du tout ; enlever une fille à son père ,  
Eh bien ! quoi d'étonnant ?

LE COMTE.

Faut-il pas se distraire ?

LANDRY.

Sans doute , Monseigneur.

LE COMTE.

Mon cher , je fais ainsi ,  
Et vis en ce manoir libre de tout souci.

LANDRY.

Votre dame , je gage , en est aussi contente ?

LE COMTE.

Assurément. Sais-tu qu'elle était protestante ?

LANDRY.

Non.

LE COMTE.

Est-il des chrétiens aussi zélés que moi ?  
Je l'ai séduite afin de lui rendre la foi.

LANDRY.

C'est bien !

LE COMTE.

Elle a des airs de simple paysanne.

LANDRY.

Et son nom ?

LE COMTE.

Je l'entends....

LANDRY.

Quel est son nom ?

LE COMTE.

Suzanne.

La voici.

LANDRY, *à part.*

Dieu ! du calme ; allons... plus tard... plus tard...  
Vengeance ! que ferais-je ici de mon poignard ?...

#### SCÈNE IV.

LE COMTE, MARIE, LANDRY.

LE COMTE.

C'est vous, Marie, eh bien ?

MARIE.

Elle se désespère

Demoiselle Suzanne, en parlant de son père.

Ah ! venez, Monseigneur, vous la consolerez.

LE COMTE.

J'y vais.

MARIE.

Je n'y puis rien, vous seul vous le pourrez.

LE COMTE.

C'est comme je t'ai dit ; le repentir l'accable,

Et malgré son amour, elle se sent coupable.

En vain, pour la distraire, ai-je conduit ici

Deux enfans qu'elle aimait : rien ne m'a réussi ;

Elle est triste, elle souffre, et pourtant elle n'ose

Déplorer devant moi ses maux dont je suis cause.

Attends-moi là ; mes soins ne sont pas superflus,

Et je ne sais pas bien si je ne l'aime plus.

MARIE.

Vous venez, ah ! tant mieux ! qu'elle sera contente

De vous voir, Monseigneur !...

SCÈNE V.

LANDRY, *seul.*

Je ne sais qui me tente  
De la suivre , et d'aller m'offrir à son aspect ;  
De porter humblement à ses pieds mon respect ,  
Et de la contempler malheureuse , avilie ,  
Captive sous la chaîne infâme qui la lie....  
Mais quoi!... C'est un enfant , la fille d'un ami ;  
Ah! n'allons pas au moins nous venger à demi.  
Comme tout me prospère aujourd'hui! quelle joie  
De suivre pas à pas et d'atteindre sa proie!  
De se venger , et de caresser ce dessein ,  
Comme lui , qui sourit en me perçant le sein !  
Ah! tu verras bientôt et contre ton attente ,  
Ma vengeance apparaître implacable et riante ;  
Et nous te jugerons , alors qu'à ton regard  
Luiront en même temps mon œil et mon poignard.  
C'est elle!...

SCÈNE VI.

LANDRY, LE COMTE, SUZANNE.

LE COMTE.

Allons , Suzanne , essuyez-moi ces larmes ;  
Votre pâleur vous change et fait tort à vos charmes.

SUZANNE.

Oui... oui , je vous promets d'écarter tout souci.

LE COMTE.

Vous trouveriez-vous mal de vivre seule ici ?

SUZANNE.

Moi! moi! que dites-vous? Eh! qu'est-ce que je veux ?

Quel est l'unique objet où tendent tous mes vœux ?  
Qui donc me tient la place et de père et d'amie ?  
Qui me fait oublier la honte et l'infamie  
De ma position ? Et tout ce que j'aimais ?  
Et mon pays, que je ne reverrai jamais ?  
Qui donc m'est cher à moi beaucoup plus que moi-même ?

LE COMTE.

C'est moi ! c'est moi, Suzanne ; aussi, que je vous aime !

SUZANNE.

Mon Dieu ! j'en ai besoin.

LE COMTE.

Je veux vous présenter

Un écuyer que vous daignerez accepter.  
Les Huguenots l'avaient éloigné de son maître ;  
Mais oublions ses torts qu'il vient de reconnaître.  
Il sera de vos gens, Suzanne, il est ici.  
Messire, approchez-vous.

LANDRY.

Monseigneur, me voici.

SUZANNE.

Ah !

LE COMTE.

Qu'est-ce que je vois ?

LANDRY.

C'est vous !

SUZANNE.

Je suis perdue !...

LE COMTE.

D'où vient qu'en le voyant, Suzanne est confondue ?

LANDRY.

Je ne m'attendais pas, certes, à vous revoir,  
Car je me serais fait, dès ce jour, un devoir  
De mettre à vos genoux, respect, obéissance...

LE COMTE.

Vous mentez, car de tout vous aviez connaissance.

LANDRY.

Oh! Monseigneur, à peine avais-je assez compris,  
Et dans l'étonnement rappelé mes esprits,  
Pour vous dire, à mon tour, comme il a pu se faire  
Que l'on m'ait au hasard parlé de cette affaire;  
Qu'un enfant est venu, je vous ai vu sortir,  
Et n'ai pas eu le temps de vous en avertir.

LE COMTE.

Soit. Mais parlez, voyons; qu'aviez-vous à me dire?

LANDRY.

Le voici, Monseigneur.

LE COMTE.

Vous aurez à m'instruire

De ce qui l'a si fort troublée à votre aspect.  
Parlez. Votre retour en ces lieux m'est suspect.  
Ah! vous la connaissiez!

LANDRY.

Oui, certes.

LE COMTE.

Son silence

Contre elle et contre vous me tient en défiance.

LANDRY.

Bon Dieu! quand j'aurai dit toute la vérité,  
Que vous aurez regret de vous être emporté,  
Monseigneur! J'ai connu Ravanne et sa famille,  
Quand j'étais protestant; voilà pourquoi sa fille,  
Qui ne sait pas encor mon retour à la foi,  
Demeure ainsi craintive et rougit devant moi.  
Qui sait! elle aura cru que je viens vous surprendre  
Pour la rendre à son père.

LE COMTE.

Oui, j'aurais dû comprendre ;  
En effet, je le vois, je m'effrayais à tort.

LANDRY, *au Comte.*

Si j'étais un rival, je chercherais sa mort  
Pour me venger.

LE COMTE, *à Landry.*

Sans doute.

LANDRY, *au Comte.*

Et si, tout au contraire,  
Je venais à dessein de la rendre à son père,  
N'aurais-je pas compris que son émotion  
Aurait à mon aspect trahi ma mission ?  
Et n'aurais-je pas dû, tout d'abord, faire en sorte  
De la voir en secret ? Mais à moi, que m'importe  
Qu'elle se soit émue ? Il lui faudra jurer  
Maintenant tout ce qui pourra la rassurer,  
Et vous en serez quitte avec elle à ce compte.

LE COMTE.

C'est juste. Eh bien ! Suzanne, avez-vous quelque honte  
Que l'on sache l'amour que vous avez pour moi ?  
Est-il si malheureux d'avoir reçu ma foi ?  
Allez, de votre honneur ma tendresse est jalouse,  
Et Landry maintenant sait que je vous épouse.  
Ainsi, vous n'avez plus à rougir.

LANDRY.

Dieu merci,  
Madame, l'on n'a pas sujet d'être en souci,  
Quand le ciel nous élève en si haute fortune.  
Ecartez du passé la mémoire importune ;  
Votre amant parût-il lui-même à votre aspect,

Qu'il en serait pour vous pénétré de respect,  
Et saurait pour toujours bannir de sa pensée,  
Ainsi que de son cœur, sa tendresse passée.

LE COMTE.

Oui. Mais ce pauvre amant qu'est-il donc devenu?  
Il a dû s'irriter quand il a tout connu.

LANDRY.

S'irriter ! Monseigneur, il fit le sacrifice  
Sans se plaindre ; pour moi, je lui rends bien justice ;  
La rougeur seulement ne lui vint pas au front.  
Ces gens ne savent pas ressentir un affront.

LE COMTE.

Tu ne nous parles pas, Landry, de Sauveterre ;  
A l'abbé de Lezat font-ils toujours la guerre,  
Ces maudits Huguenots ? On va les mettre au ban  
Du royaume, et le roi vient brûler Montauban.

LANDRY.

Je ne sais.

LE COMTE.

Ces messieurs y seront moins à l'aise  
Qu'on ne l'est sur les bords gracieux de la Lèze.

(Après un moment de réflexion.)

Et ce fort d'Arboulas, avec sa vieille tour  
Qui domine la ville et les lieux d'alentour ?

LANDRY.

Ils sont debout encor.

LE COMTE.

Bien. Avant ton voyage,  
Dis, quelle autre nouvelle en tout ce voisinage ?

LANDRY.

Ravanne a disparu.

SUZANNE, *à part.*

Mon père !...

LANDRY.

On ne sait pas

Vers quel pays il peut avoir porté ses pas.  
On disait qu'animé d'un dépit inutile ,  
Il erre désolé , sans secours , sans asile ;  
Qu'à pleurer sans relâche il se voit condamné  
Depuis que par sa fille il est abandonné ;  
Qu'il se cache le jour , et durant la nuit sombre ,  
Va près de sa demeure errer ainsi qu'une ombre.  
Que sais-je ? l'on a dit qu'un homme au grand manteau  
Va bien souvent le soir gémir près d'un tombeau ,  
Et là , qu'avec l'accent d'une douleur amère ,  
Il s'écrie : Oubliez que vous fûtes sa mère !....

LE COMTE , *à part* , *à Landry*.

Qu'as-tu dit ?..

SUZANNE , *désespérée*.

Monseigneur , j'embrasse vos genoux ;

Je veux partir ; je veux me séparer de vous.  
Mon vieux père se meurt de douleur et de honte ;  
Ses peines ne sont pas des peines qu'on surmonte ;  
Il a besoin de moi. J'étais son seul appui ,  
Il croira que je suis encor digne de lui ,  
Peut-être ; ah ! par pitié ! Monseigneur , ah ! par grâce.....  
Laissez-moi consoler mon père en sa disgrâce.

LE COMTE.

Suzanne , en vérité , je ne vous connais plus.

SUZANNE.

Oh ! non , mes sentimens vous sont assez connus ,  
Je vous aime. C'est là mon âme , c'est ma vie ;  
Mais de remords affreux je serais poursuivie ,  
Si je laissais mourir mon père sans secours.  
Ce serait trop affreux !...

LE COMTE.

Suzanne , quels discours !

SUZANNE.

Je vous aime , oui ; mais pensez-vous que j'ignore  
Que cet amour me perd et qu'il me déshonore ?  
Notre union secrète en est un digne prix ,  
Sans doute ; mais toujours condamnée au mépris ,  
Il faudra me cacher ; mais à moi , que m'importe ,  
J'ai fait le sacrifice , et mon amour l'emporte .  
Mais en revanche aussi , ne me refusez pas  
D'aller servir mon père et de suivre ses pas .  
Je reviendrai sitôt ; mon amour est le gage  
De ma sincérité .

LE COMTE.

Quel étrange langage !...

Vous ne partirez pas , j'ai trop besoin de vous ,  
Suzanne , et veux bientôt devenir votre époux ;  
Il ne faut pas que notre union se diffère ,  
Et vous pourrez plus tard aller vers votre père .  
Oui , ma bonne Suzanne , il vous faut réfléchir  
Qu'il n'est pas de moyen plus sûr de le fléchir .  
Allons , rassurez-vous , et montrez-vous contente ;  
Ce soir sans différer , je remplis , votre attente .  
Il vous faut apprêter tous vos ajustemens ,  
Nous allons être unis .

SUZANNE.

Quoi ! dans quelques momens !...

LE COMTE.

Oui , Suzanne , venez .

LANDRY.

Elle l'aime ! un perfide  
Qui lui cache avec soin dans quel piège il la guide ;

Elle l'aime ! et voilà qu'il s'en va l'abuser  
Avec son mariage.

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LANDRY.

LE COMTE.

Il me faut l'épouser ,  
Qu'en dis-tu ?

LANDRY.

Moi ! moi ! rien. Si votre amour l'emporte ,  
Il vous faut l'épouser.

LE COMTE.

Oui , ma tendresse est forte ;  
Mais il faudrait avoir perdu toute raison ,  
Pour compromettre ainsi l'honneur de sa maison.

LANDRY.

Sans doute.

LE COMTE.

N'est-ce pas ? Aussi je vais conclure  
Un mariage nul : si mon amour me dure ,  
Lors , je ne prendrai pas garde à la nullité ;  
S'il passe , je pourrais r'avoir ma liberté.

LANDRY.

Bien dit ; et là dessus , vous parlez comme un prince.

LE COMTE.

Que dirait-on de moi dans toute la province ?  
D'ailleurs mon aumônier est tout de cet avis ,  
Et par lui , cette fois , nous serons bien servis.  
Mais il faut sans retard apprêter toute chose  
Pour la cérémonie. Et pourtant , à Tolose  
On cherche à marier le Comte , quand ici ,  
C'est l'homme seulement que l'on marie aussi.

Eh bien ! je te le dis , à toi , chose étonnante !  
Oui , l'amour de Suzanne est le seul qui me tente ,  
Et si je m'écoutais , vous auriez cette fois  
La fille d'un soldat pour comtesse de Foix.

LANDRY.

Qui peut vous arrêter ?

LE COMTE.

Qui veux-tu que je dise ?

Tous mes nobles vassaux , gens de robe et d'église ,  
Mes parens , mes amis , jusqu'à mon confesseur ,  
Des vertus du vieux temps sévère , défenseur.  
Allons , que tout soit prêt au plus tard dans une heure ,  
Car je veux en finir pour fuir cette demeure.

### SCÈNE VIII.

LANDRY , *seul*.

Va... va... tout sera prêt. Pressons-nous d'avertir  
Ravanne , nous verrons s'il veut y consentir.  
Deux ennemis de cœur à l'autel vous attendent ,  
Comte ; vous tomberez au piège qu'ils vous tendent.  
Tandis que ses amis restent dans la forêt ,  
Je vais en cette tour l'introduire en secret ;  
Il demeure caché , puis , lorsque l'heure sonne ,  
On va dans la chapelle , aucun ne nous soupçonne :  
Là , tandis que le Comte entendra sans remord  
Des sermens qu'il trahit , il recevra la mort.

*Fin du second Acte.*

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

RAVANNE, LANDRY.

LANDRY.

Silence !...

RAVANNE.

Où sommes-nous ?

LANDRY.

Laissez-moi vous conduire.

RAVANNE.

Agirons-nous ?

LANDRY.

Il faut , avant tout , vous instruire....

RAVANNE.

Ah ! fille sans pudeur !...

LANDRY.

Calmez donc ce courroux.

Silence !

RAVANNE.

Et son amant ?

LANDRY.

Est à deux pas de nous.

RAVANNE.

Tu le connais ? Au moins , tu l'as bien vu ?

LANDRY.

Silence !...

Ne vous livrez donc pas votre à impatience.

Mais on vient.... Entrez là ; quand il faudra sortir ,

Se mettre à l'œuvre , alors j'irai vous avertir.

RAVANNE.

Fais que ce soit bientôt.

LANDRY.

Cachez-vous , on approche....

SCÈNE II.

LANDRY , SUZANNE , MARIE , LE PAGE.

LE PAGE.

Elle a tort.

MARIE.

Il me fait toujours quelque reproche.

LE PAGE.

Comme vous êtes belle en ces brillans atours !

MARIE.

Ce petit page a tort ; et vous l'êtes toujours ,  
Demoiselle Suzanne.

SUZANNE.

Oui , ma bonne Marie.

MARIE.

Mais d'où vient cependant , puisque l'on vous marie ,  
Qu'aucun de vos parens ne se rencontre ici ?  
On a toujours sa mère , on a son père aussi  
Près de soi , car eux seuls peuvent donner leur fille.

SUZANNE.

Ma mère !

LE PAGE.

Mais alors qu'on n'a pas de famille.

MARIE.

Quoi ! vous n'en avez point ? D'où vient cet embarras ?

SUZANNE.

Aimez bien vos parens , et ne les quittez pas.

(A part.)

Je dois me consoler , au moins j'ai sa tendresse.

LE PAGE, à Marie.

Voÿez, ne parlez plus.

MARIE.

Quand vous serez comtesse,

Vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Oui, toujours.

(A part.)

Comtesse !...

LE PAGE.

Et tous les deux, aux fêtes, aux grands jours,

Nous nous tiendrons debout près de votre personne.

Je serai page.

MARIE.

Et moi, si je suis douce et bonne,

Ne me ferez-vous pas demoiselle d'honneur ?

SUZANNE.

Enfans, je vous aurai tous les deux dans mon cœur.

(A part.)

Il m'aime, c'est assez.

### SCÈNE III.

SUZANNE, LE COMTE, LANDRY, MARIE,

LE PAGE.

LE COMTE.

Ces courtisans, je gage,

Pour avoir vos faveurs viennent vous faire hommage,

Et de nous, oublieuse, on serait demeuré

En ce lieu-ci. Je crois que vous avez pleuré ;

A de tristes pensers êtes-vous donc en proie

Dans un pareil moment ?

SUZANNE.

Non, j'ai pleuré de joie.

Je me disais : Alors que mon père saura  
Que je suis son épouse , il se consolera.

LE COMTE.

Non , soyez sans réserve à la douce pensée  
D'un bonheur que cherchait ma tendresse empressée.

SUZANNE.

Ainsi fais-je , et pourtant j'ai plaisir à songer  
Qu'au milieu des chagrins qui viennent le ronger ,  
Mon père recevra cette bonne nouvelle.

LE COMTE.

Oui , Suzanne , toujours je vous serai fidèle ;  
Oui , je serai pour vous toujours le même , Arthur.

SUZANNE.

Nous resterons cachés en ce manoir obscur ,  
N'est-ce pas ? Je pourrai bien recevoir sans doute  
Les pauvres protestans ?

LE COMTE.

Ah ! Suzanne , il m'en coûte ;  
Mais enfin puisque tel est votre bon vouloir ,  
Vous pourrez désormais ici les recevoir.  
Allons.

SUZANNE.

Oui , Monseigneur , il tardait à Suzanne  
D'être à vous , toute à vous.

LANDRY , à part , *faisant un pas vers la tour.*

Avertissons Ravanne.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SUZANNE, LANDRY, MARIE,  
LE PAGE, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Pardonnez, Monseigneur, voici qu'un messager  
Du comte de Comminge est là.

LE COMTE, *à part.*

Je veux gager

Qu'il m'accorde sa fille.

(A l'écuyer.)

Eh bien ?

L'ÉCUYER.

Voilà la lettre

Qu'il remet en vos mains de la part de son maître.

LE COMTE.

C'est bien. Messire, allez, et qu'il soit bien reçu.

(A Suzanne.)

Pardonnez si j'en prends un léger aperçu.

SUZANNE, *à part.*

Qu'est-ce donc ?

LANDRY, *à part.*

Observons avec soin son visage.

LE COMTE, *lisant la lettre.*

Eh bien, fort bien. C'est clair....

SUZANNE, *à part.*

Oh ! le maudit message !

LE COMTE, *lisant.*

Le douaire est brillant. Tout est fort bien ainsi.

Oui, fort bien. J'oubliais que Suzanne est ici.

Faut-il pousser à bout mon dessein ? Non ; peut-être

Ce messager pourrait en instruire son maître.

LANDRY, *à part.*

Le comte est engagé comme il me l'avait dit ;  
Tout est conclu.

LE COMTE, *à part.*

Que faire ?

SUZANNE, *à part.*

Il paraît interdit.

LE COMTE.

Suzanne, un contre-temps vient retarder encore  
Notre union.

SUZANNE.

Comment !...

LE COMTE.

Puisque je vous adore,

Que craignez-vous ?

SUZANNE.

Moi ! rien. Mais j'ai du déplaisir

A voir fuir ce bonheur dont j'allais me saisir.

Monseigneur, quand l'amour nous appelle et nous presse,  
Qu'un retard est cruel !

LE COMTE.

Sans doute, et ma tendresse

Me le dit bien aussi ; mais après le départ

Du messager, alors plus de cause au retard.

Vous ne m'en voulez pas, au moins, si je diffère ?

SUZANNE.

S'il le faut.

LE COMTE.

Adieu donc : je vais parler affaire.

(A part à Landry.)

Je ne puis accomplir ce que j'ai médité.

(Il lui donne la lettre.)

Vois quel motif me pousse à l'infidélité.

Que Suzanne me gêne ! Ah ! cher Landry , de grâce !...  
Eloigne-la tandis que je vais à la chasse ;  
Je te le paierai bien , je t'en donne ma foi.

LANDRY , *à part au Comte.*

Monseigneur , il suffit ; on peut compter sur moi.

LE COMTE , *à Suzanne.*

Il vous expliquera le motif qui m'éloigne.  
Adieu donc.

## SCÈNE V.

SUZANNE , LANDRY.

SUZANNE.

D'où lui vient la froideur qu'il témoigne ?

Quoi ! c'est presque un adieu. Messire , pardonnez ,  
Vous ne me plaignez pas , vous qui me condamnez ;  
D'un seul de vos regards vous pouvez me confondre ,  
Et je n'ai pas espoir que vous daigniez répondre.  
J'ignore quel motif peut vous conduire ici....  
Je n'ose....

LANDRY.

De cela ne soyez en souci ,  
Et parlez , car je suis l'ami de votre père.

SUZANNE.

Il me pardonnera , n'est-ce pas ? Je l'espère.  
Ah ! parlez-moi de lui , car il me sera doux  
De vous entendre.

LANDRY.

Non , ne parlons que de vous.

SUZANNE.

Eh bien ! quand il saura que le comte m'épouse ,  
Pourra-t-il partager votre haine jalouse ?  
Non , il pardonnera. Sans ces fâcheux retards ,

Nous aurions pu bientôt paraître à ses regards ;  
Mais il viendra ce jour ; il viendra , je le pense.  
Vous le savez aussi , c'est bien la récompense  
Que le comte a toujours promise à mon amour ;  
Mais vous qui le savez , dites-moi donc quel jour.  
Bientôt ? Non. Dans un mois ? Ah ! votre air m'épouvante....  
Mais enfin j'attendrai ; j'ai lieu d'être contente ,  
Puisqu'il m'épousera.

LANDRY.

Non , madame , jamais.

SUZANNE.

Jamais !... jamais... Landry , que me dites-vous ? Mais  
Est-ce de lui que vient cette dure parole ?  
Ce coup de poignard.

LANDRY.

Oui.

SUZANNE.

Son amour m'en console.

Je comprends maintenant ; la noblesse du sang  
Empêche qu'il descende aux filles de mon rang.  
Entre nous deux enfin sa famille se place ;  
Eh bien ! j'aurai toujours en son cœur une place ;  
Jusqu'au fond de ce cœur je prétends me cacher ,  
Et qu'on ne vienne plus encore m'y chercher.  
C'est lui que j'ai voulu , je ne veux que lui-même ,  
Et ne demande à Dieu rien , si ce n'est qu'il m'aime ;  
Qu'il m'abandonne à lui jusques à mon trépas ,  
Que je vive de lui.

LANDRY.

Vous ne le pourrez pas.

SUZANNE.

Ah ! que me dites-vous ? comment ? On me l'enlève....

On l'éloigne de moi , grand Dieu ! Jamais de trêve  
Aux maux que je ressens ; mais comment ont-ils fait  
Pour l'éloigner sitôt du dessein qu'il formait ?  
Pour le séduire enfin ? Lui ! qui n'aguère encore ,  
A cette place , là , me disait : Je t'adore ,  
Et venait à l'autel pour me donner sa foi.

LANDRY.

Il se raillait de vous.

SUZANNE.

Il se raillait de moi !...

Mon Dieu ! d'un imposteur serais-je la victime ?  
Landry , vous me traînez jusqu'au fond d'un abîme.

( Elle tombe en un fauteuil. )

LANDRY.

Il faut vous dire tout enfin : ce messenger ,  
En de nouveaux liens vient ici l'engager ,  
Et le Comte , joyeux en ce moment d'apprendre  
Qu'un haut seigneur veut bien l'accepter pour son gendre ,  
Se livre sans réserve à ce brillant espoir ,  
Echappe avec plaisir à l'ennui de vous voir ,  
Et veut...

SUZANNE , *se levant avec précipitation.*

Vous me trompez , et le Comte est trahi.

Oui , pour me parler vrai , vous l'avez trop haï.  
Que j'étais simple , moi , d'en être ainsi frappée !...  
Allons , avouez-moi que vous m'avez trompée.  
Il m'aime , n'est-ce pas ? Répondez sans retard.  
Je souffre tant !...

LANDRY.

( On entend un cor de chasse dans le lointain. )

Eh bien ! c'est l'heure du départ.

• Ecoutez. Ils vont tous se distraire à la chasse ;  
Car votre aspect ici le gêne et l'embarrasse.  
D'ailleurs , lisez.

SUZANNE.

( Elle se précipite vers la fenêtre. )

C'est lui !...

LANDRY , *lui donnant la lettre du comte de Comminge.*

Lisez.

SUZANNE.

( Elle tombe sans force. )

Je suis perdue !

Au dernier des affronts me voilà descendue.

LANDRY.

Le voyez-vous , le prix que vous deviez attendre  
De cet illustre amant , pour l'amour le plus tendre ?  
Vous lui sacrifiez père , gloire , vertu ,  
Sans que d'aucun remords , votre cœur combattu ,  
Vous ramène vers nous ; eh bien ! pour récompense ,  
Il vous fait le jouet d'une lâche inconstance ;  
Et l'amour à ce point est éteint dans son cœur ,  
Qu'en vous déshonorant , il croit vous faire honneur.  
Vos grâces , vos vertus vous ont été données  
Pour charmer , en passant , une de ses journées.  
De son amour pour vous il est sitôt à bout ,  
Qu'après l'indifférence arrive le dégoût ;  
Et quand sa passion s'est enfin assouvie ,  
Qu'un seul de ses regards a terni votre vie ,  
Qu'il vous oublie , alors , pour sortir d'embaras ,  
Toute flétrie il veut vous jeter dans mes bras.  
Eh bien ! je vous reçois lorsqu'il vous abandonne ;  
Oui , je prendrai pour moi les peines qu'il vous donne.  
Toutefois , songez bien qu'il faut , dès ce moment ,  
Oublier pour toujours que je fus votre amant :  
Ami de votre père , indigné de l'outrage

Que ce digne vieillard souffre encore à son âge,  
Tandis que son pays devrait le protéger,  
C'est à ce titre seul que je viens le venger.

SUZANNE.

Grand Dieu ! s'il me fallait paraître en sa présence,  
De ses yeux irrités supporter la puissance,  
En l'état où je suis !...

LANDRY.

Quel malheur à cela ?...

SUZANNE, *se levant.*

Que dites-vous ? Où donc est mon père ?

LANDRY.

Il est là.

SUZANNE.

Parlez bas !... parlez bas.... peut-être il nous écoute.  
Oh ! vous ne savez pas combien je le redoute !  
Cachez-moi.... Dieu !... peut-être il va nous aborder.

LANDRY.

Avec les yeux d'un père il doit vous regarder.

SUZANNE.

Non ! Quand on m'arracha de ses bras, j'étais pure,  
Et maintenant... Par grâce ! oh ! je vous en conjure,  
Pour une pauvre fille ayez quelque pitié ;  
Prouvez-lui cette fois votre vieille amitié.

LANDRY.

Que puis-je faire ?

SUZANNE.

Avant que mon père paraisse,  
Cachez-moi, cachez-moi. Peut-être l'heure presse.

LANDRY.

Il faudra bien le voir.

SUZANNE.

Oh ! non, car un remord

Me dit que ses regards me donneraient la mort.  
J'entends du bruit... Où fuir ?...

## SCÈNE VI.

RAVANNE, LANDRY, SUZANNE.

( Ravanne, qui a vu le Comte partir pour la chasse  
avec toute sa suite, ouvre la porte de la tour. )

SUZANNE.

Ah ! grâce ! pitié !...

( Elle tombe à genoux. )

RAVANNE.

Trève.

Je t'ai bien attendu. Dis-lui qu'elle se lève.  
Viens donc, explique-toi. Ce moment de punir,  
Que tu m'avais promis, tarde bien à venir !...  
Notre page est sorti sans doute avec son maître ;  
Parmi tous ces varlets, fais-le moi reconnaître.  
Voici bientôt deux mois, deux grands mois, que j'attends ;  
Pour frapper un seul coup, c'est perdre trop de temps.  
Tiens, je ne suis pas fait encore à la contrainte ;  
Dis, le voilà, je vais le poignarder sans crainte  
A la face du Comte.

LANDRY.

Eh bien ! le séducteur,

C'est le Comte.

RAVANNE.

Le Comte !... Il me fait trop d'honneur.

LANDRY.

Il a feint de vouloir épouser votre fille,  
En secret, à l'insu de sa noble famille ;  
Cela, pour se jouer.

RAVANNE.

Donc, c'est le Comte.... Bien.

LANDRY.

Il forme maintenant un plus noble lien ,  
Et veut à sa maison donner un nouveau lustre  
Par l'honneur précieux d'une alliance illustre.

RAVANNE.

Nous y tiendrons la main.

LANDRY.

Enfin , il prie en grâce  
Qu'on éloigne Suzanne , et qu'on l'en débarrasse.

RAVANNE.

Il a raison.

LANDRY.

Ainsi , s'est-il fait un plaisir  
De la séduire afin de charmer son loisir.

RAVANNE.

( Immobile et croisant les bras. )

Et maintenant , soldats , usez votre bel âge  
A servir le pays avec zèle et courage ;  
Ne lui marchandez pas votre sang , et toujours  
Gardez-vous de vous plaindre et de compter vos jours.  
Ne cherchez point de prix à tous vos sacrifices ,  
Soyez fiers de porter de nobles cicatrices ,  
Et faibles , mutilés , tant que votre cœur bat ,  
Comme on vole aux plaisirs , pressez-vous au combat.  
Pour revoir le pays , attendez qu'on vous dise :  
Il est temps que l'épée au fourreau soit remise ;  
Et lorsque de bien loin à la fin revenu ,  
Vieillis par les travaux , tremblans et le front nu ,  
Vous voudrez , en touchant au bout de la carrière ,  
Respirer un moment avant l'heure dernière ,  
Viendra l'un de ces gens nés avec tous les droits  
Qui mettent leur caprice avant toutes les lois ,

Et qui, dans un moment de haine réfléchie,  
Flétrira d'un soufflet votre tête blanchie.  
Ah!

LANDRY.

L'on peut se venger, et si l'affront est grand,  
On peut s'en souvenir alors qu'on le leur rend ;  
Et le Comte y perdra la vie.

RAVANNE.

Eh ! que m'importe !...  
Lorsque j'y perds l'honneur, c'est lui seul qui l'emporte.  
Autrefois, pour un mot lancé hors de saison,  
De mes meilleurs amis j'eus obtenu raison,  
Et les aurais punis ; croit-il que sa noblesse  
Aura pu m'inspirer un moment de faiblesse ?  
Il se trompe : je suis pauvre, inconnu, sans nom ;  
Je n'ai point de vassaux, je n'ai point de fiefs, non ;  
Mais mon sein, blasonné par quelques cicatrices,  
Atteste mon courage et mes anciens services.  
De ces titres d'honneur il connaîtra le prix,  
L'insolent ! qui voulait me vouer au mépris.  
Ah !... malédiction sur qui me déshonore !...  
Un besoin de vengeance affreuse me dévore :  
Qu'il tarde à revenir !...

LANDRY.

Il s'éloigne parfois.

RAVANNE.

Tiens, les trois fortes tours sur le rocher de Foix,  
Sont moins fermes encor que ne l'est dans mon âme  
Et dans ce cœur blessé, la haine qui m'enflamme.

LANDRY.

Tous les maux qu'il a faits lui vont être rendus,  
Et s'il rentre au manoir, il n'en sortira plus.

RAVANNE.

Il pensait qu'en voyant une fille abusée,  
Chacun y trouverait un sujet de risée ;  
Mais l'affaire n'est pas terminée à présent ,  
Et je serai cruel, au lieu d'être plaisant.

(Apercevant Suzanne, qui recule effrayée à mesure qu'il lui parle.)

Sortez.... sortez, je sens que la fureur m'égare.  
L'affront que je reçois à jamais nous sépare ;  
Vous ne m'êtes plus rien, je ne vous connais pas ;  
Je vous défends ici d'oser suivre mes pas ,  
De prononcer jamais le nom de votre père.  
Retirez-vous. Je veux que ma juste colère,  
Ma haine et mon mépris, que rien ne peut fléchir ,  
Vous soient comme un rempart impossible à franchir.

SUZANNE.

Ah ! mon père !

## SCÈNE VII.

RAVANNE, LANDRY.

LANDRY.

Voyez, le repentir l'accable ;  
Elle est plus malheureuse encore que coupable.  
De vos ressentimens l'objet est tout trouvé.

RAVANNE.

( Il tombe accablé. )

Ami, de quel soutien le lâche m'a privé !  
Ma fille, je le vois, est toujours bonne et douce.  
Ah ! mon cœur la retient, quand ma main la repousse.  
Je sens que les ennuis qui viennent m'assaillir ,  
Loin d'elle auront bientôt fini de me vieillir.  
Bon Dieu ! comme il sera dur à ma dernière heure ,  
De me trouver mourant et seul dans ma demeure ,

Sans avoir pour me plaindre ou pour me soutenir ,  
Ces regards d'un enfant qui nous font rajeunir !

LANDRY.

Mais tout n'est pas perdu , revenez à vous-même.  
Ami , songez enfin que Suzanne vous aime ,  
Et que peut-être un jour....

RAVANNE.

( Il se lève avec emportement. )

Mort sur toi , scélérat ,

Qui peux faire rougir et pleurer un soldat !...  
Mort sur toi !... Mon ami , je ne puis pas attendre ,  
Attaquons-le de front , au lieu de le surprendre ,  
Viens.

LANDRY.

Non , il nous vaut mieux épier son retour ,  
Et nous tenir au guet du haut de quelque tour.

RAVANNE.

Attendre !...

LANDRY.

Il faut savoir , avant que l'on agisse ,  
Comment jusqu'à quel point l'on se fera justice.

RAVANNE.

Ah ! ce retard m'aigrit , loin de me contenir ;  
Il va me rendre encor plus ardent à punir ,  
Et de tout ce qui peut me devenir contraire ,  
De momens en momens se grandit ma colère.

*Fin du troisième Acte.*

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

RAVANNE, LANDRY.

LANDRY.

Eh bien ! que ferons-nous ?

RAVANNE.

Tiens , il faut se hâter ,  
Sans perdre encor du temps à trop se consulter.

LANDRY.

Préparons bien sa mort, crainte qu'il ne l'évite.

RAVANNE.

Nous l'avons vu de loin , mais il venait fort vite.  
Pressons-nous.

LANDRY.

Mais encor , que ferons-nous ici ?

RAVANNE.

Pourvu que nous frappions , nous avons réussi ;  
Voilà mon sentiment.

LANDRY.

Il ne veut pas comprendre  
Que tous ses écuyers sont là pour le défendre.  
Votre dessein , ami , me paraît hasardeux ,  
Car on pourra fort bien se saisir de tous deux.

RAVANNE.

Nos gens sont-ils si loin ?

LANDRY.

Non , mais le Comte arrive ,

Et leur aide sera peut-être un peu tardive ;  
Par ses plaintes, d'ailleurs, Suzanne avertira  
Le Comte du danger ; mais quand on lui dira  
Que vous pardonnez tout , pourvu qu'elle se taise ,  
Alors....

RAVANNE.

Eh bien ! va donc. Que ce retard me pèse !

LANDRY.

Je reviens.

RAVANNE.

Presse-toi.

## SCÈNE II.

RAVANNE, *seul.*

L'on ne peut avoir peur  
Qu'elle balance à perdre un infâme trompeur ;  
Certe, il s'est acquis trop de droits à sa haine ,  
Pour qu'elle reste encore un moment incertaine.  
Mais la voici ; gardons notre sévérité,  
Et pardonnons , alors qu'on l'aura mérité.

## SCÈNE III.

RAVANNE , LANDRY , SUZANNE.

LANDRY.

Approchez-vous , Suzanne , et n'ayez point de crainte.  
Dans son cœur maintenant la colère est éteinte ;  
Pourvu que vous veuilliez rentrer dans le devoir ,  
Votre père pardonne et consent à vous voir.

SUZANNE.

Me trompez-vous ?

LANDRY.

Non , certe. Il cesse tout reproche ,  
Il veut vous ramener.

SUZANNE.

O mon Dieu !...

RAVANNE.

Qu'on approche.

Messire , dites-lui quelle est ma volonté ,  
Et jusqu'ou va pour elle aujourd'hui ma bonté.

LANDRY.

Suzanne , vous voyez que la haine d'un père  
Est un poids accablant qui tue et désespère ;  
Pour vous surtout , qui , jeune et faible et sans appui ,  
N'avez que trop souffert d'être ici loin de lui ,  
Eh bien ! si vous pouviez , par votre obéissance ,  
Vivre encor près de lui les jours de votre enfance ,  
Dites , que feriez-vous pour aller dans ses bras ?

SUZANNE.

Moi ! ce que je ferais ?...

LANDRY.

Vous ne répondez pas.

SUZANNE.

Mon père , a-t-il dit vrai ? Mon père !...

LANDRY.

Il vous écoute ;

Il vous fait appeler , à quel propos ce doute ?

SUZANNE.

Non , je ne le crois pas ; car au lieu du pardon ,  
Je mérite de vous un entier abandon.

LANDRY.

Sans doute ; mais il veut vous protéger encore ,  
Oublier , s'il se peut , vos erreurs qu'il déplore ,  
Et vous rendre bientôt tout son ancien amour ,  
Si vous voulez promettre , ici , qu'à votre tour  
Vous lui serez soumise.

SUZANNE.

Eh bien ! que faut-il faire ?

Prononcez. Je me sens prête à tout pour lui plaire.

Afin de le fléchir , tout me paraîtra beau.

Faut-il me renfermer vivante en un tombeau ?

Donner mon sang , ma vie ? Oh ! daignez m'en instruire ,

Je suis impatiente.

LANDRY.

Or donc , je vais vous dire

Ce qu'il exige ici.

SUZANNE.

Parlez.

LANDRY.

Dans un moment

Serez-vous bien la même ?

SUZANNE.

Oui , j'en fais le serment.

LANDRY.

Ecoutez-moi. Le comte arrive de la chasse ,

Oublieux d'un amour qu'un autre amour remplace.

SUZANNE.

Eh bien ?

LANDRY.

Il va venir d'abord auprès de vous ,

Malgré sa trahison , soupirer à genoux.

SUZANNE.

Peut-être.

LANDRY.

Toutefois , pendant qu'il vous témoigne

Faussement son amour , ayez soin qu'il éloigne

De lui ses écuyers.

SUZANNE.

Ses écuyers !... Après.

LANDRY.

S'il vous questionnait sur nous , vous vous tairez.

SUZANNE.

Sans doute.

LANDRY.

Et cependant il faudra faire en sorte  
De l'occuper long-temps , de crainte qu'il ne sorte.

SUZANNE.

Enfin ?

LANDRY.

Vous tâcherez , par quelqu'heureux détour ,  
De l'amener à vous suivre dans cette tour.

SUZANNE.

Pourquoi ?

LANDRY.

De ce projet vous paraissez surprise ,  
Et reculez déjà devant notre entreprise.  
Faut-il pas se venger ?

SUZANNE.

Je ne pourrai jamais....

Eh ! comment oublier sitôt que je l'aimais ?...

LANDRY.

Mieux vaudrait s'étonner qu'après tout ce grand zèle ,  
Vous faussiez vos sermens.

SUZANNE.

Oui , j'y suis infidèle.

RAVANNE , *se levant furieux.*

On ose devant moi faire de tels aveux !  
Par la mort ! hâtez-vous d'obéir , je le veux ,  
Et ne retardez pas le châtement du traître ;  
Car si je mets la main à ma dague , peut-être  
Verrez-vous des horreurs plus grandes cette fois

Que la punition de ce comte de Foix.  
Allons, mon amitié, que j'ai trop tôt promise,  
Est peu de chose donc, puisqu'elle la méprise.

SUZANNE.

Mon père !...

RAVANNE.

Ces gens-là pourraient impunément  
Me déshonorer, moi, vieux et pauvre, un moment !

SUZANNE.

Mon père !...

RAVANNE.

Finissons : je ne prends point le change  
Sur vos pleurs ; avant tout, il faut que je me venge.  
Finissons : il vous reste à choisir entre nous,  
Si vous voulez encor supporter ses dégoûts,  
Lui pardonner, au lieu de me livrer sa tête.  
Je saurai me passer de vous ; ma dague est prête !  
Et comme ce premier besoin de me venger  
Me presse et me poursuit ; je brave tout danger  
Pour aller le surprendre au milieu de sa suite,  
Et lui payer d'un coup son infâme conduite.  
Je sais qu'un tel dessein me mène à l'échafaud ;  
Mais nul n'aura trouvé ma vengeance en défaut.  
Seulement, vous, à qui je fais ce sacrifice,  
Pour dernière faveur, venez à mon supplice ;  
Et nous, marchons !

SUZANNE.

Mon père, arrêtez. Je ferai  
Tout ce qu'il vous plaira d'ordonner.

RAVANNE.

Je me rends. S'il est vrai,

LANDRY, *après avoir observé à une fenêtre.* —

C'est le Comte !...

SUZANNE.

O mon père !

RAVANNE, *regardant aussi.*

Il arrive....

SUZANNE.

Il ne m'écoute pas.

RAVANNE.

C'est l'heure décisive.

Ma fille, vous restez ici sous nos regards ;  
Nous serons là, tous deux, armés de nos poignards ;  
Et si de le sauver l'amour encor vous tente ,  
Quoi ! si vous hasardez, pour trahir notre attente ,  
Un signe, un mouvement, les plus légers efforts ,  
Un seul mot, un regard, nous paraîtrons alors.  
Songez-y.... Je vous laisse.... Au moins prenez bien garde  
Que d'ici j'entends tout, et que je vous regarde.

(A part, à Landry, avant d'entrer dans la tour.)

Demeure là près d'elle, et moi, de mon côté,  
Je vais querir nos gens pour plus de sûreté.

#### SCÈNE IV.

SUZANNE, LANDRY.

SUZANNE.

(Elle tombe à genoux.)

Grand Dieu ! vous voyez bien que mon malheur me passe...  
Grâce pour moi, seigneur, et pour lui surtout, grâce...  
Faites-lui pressentir qu'il court à son trépas.

(Se relevant vivement.)

Mon Dieu ! qu'il me haisse et qu'il n'approche pas.  
Leur présence d'ailleurs peut être découverte ;

Ah ! je vais de tous deux causer ici la perte.

(Elle approche de la tour.)

Ne comptez pas sur moi , mon père.

LANDRY , *de dedans la tour.*

Restez là ,

Vous perdez votre père ; oh ! restez....

SUZANNE.

Le voilà....

Je l'entends !... Ah ! mon père !...

LANDRY , *de dedans la tour.*

Il va frapper le Comte ,

Et se perdre ; restez....

SUZANNE.

Je suis perdue ! Il monte.

## SCÈNE V.

SUZANNE , LE COMTE.

LE COMTE.

(Il s'arrête.)

Suzanne encore ici !... Comment ?... Tout est changé :

On le voit aisément à son air affligé.

Landry n'aura pas su lui présenter la chose ,

Et je comprends fort bien ; c'est ce qui l'indispose

Contre moi.

(A Suzanne.)

Pardonnez.

SUZANNE.

Ah ! Monseigneur , c'est vous.

LE COMTE.

Suzanne , qui peut donc troubler vos yeux si doux ?

Vous êtes pâle.

SUZANNE.

Moi !

LE COMTE.

Remettez-vous, de grâce ;

Je suis de mon côté fatigué de la chasse.

Causons.

SUZANNE.

Mais, Monseigneur n'aura pas ce loisir.

LE COMTE.

Certe, après le devoir, vienne mon bon plaisir.

Landry vous a parlé, n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Oui.

LE COMTE.

Sans doute

Il vous a dit combien en ce jour il m'en coûte

De voir notre union encor se retarder.

SUZANNE.

Il me l'a dit.

LE COMTE.

Fort bien ; ils viennent m'obséder

En ce dernier asile, et quoi que l'on en pense,

Rien de les recevoir enfin ne nous dispense.

SUZANNE.

Cela convient.

LE COMTE.

Eh ! bon ; mais entre nous ici,

Je me serais passé de chevaucher ainsi,

Car j'étais loin de vous.

SUZANNE.

Loin de moi !...

LE COMTE.

Je soupçonne

Que de méchans propos ont noirci ma personne.  
Suzanne, je ne puis me séparer de vous  
Je vous aime, et me trouve heureux à vos genoux.

SUZANNE.

Je ne mérite pas....

LE COMTE.

Oh ! que votre sourire ,  
Comme un rayon du ciel , vienne toujours me luire !  
Je hais tous les devoirs ennuyeux de mon rang ,  
Car ce nom qui m'élève est un cruel tyran ;  
Vainement contre lui la nature réclame :  
Ah !... si vous pouviez voir jusqu'au fond de mon âme !...

SUZANNE.

Vous êtes malheureux ?

LE COMTE.

Ne nous quittons jamais ,  
Suzanne , quoi qu'il puisse arriver désormais.  
Voilà , voilà le seul intérêt qui m'importe.  
D'amour et de bonheur notre union est forte ,  
Et pourvu que je sois toujours votre soutien ,  
Vous toujours mon amie , oh ! le reste n'est rien.  
( Suzanne , qui ne peut contenir son émotion , laisse tomber son  
visage dans ses mains ; le comte se lève. )  
Elle sait tout !... On croit que je vous abandonne ,  
Mais....

SUZANNE.

Ne me trompez plus. Allez , je vous pardonne ,  
( A voix basse. )  
Allez.... Vous n'êtes pas en un lieu sûr ici.  
Ah ! sortez.

LE COMTE.

Pourquoi donc me parlez-vous ainsi ?

SUZANNE, *à voix basse.*

Sortez.

LE COMTE.

Je ne crains rien.

SUZANNE, *à voix basse.*

Vous qui m'avez trompée,

Me refuserez-vous cela ?

LE COMTE.

J'ai mon épée ;

D'ailleurs mes gens sont là qui viendraient au secours.

SUZANNE.

Au moins, suivez-moi.

LE COMTE.

Non. Dans une de ces tours

Est-il quelqu'assassin ?

SUZANNE.

Ciel ! il me désespère ;

Il faut lui dire tout.

( Elle lui parle à voix basse, quoique avec feu. )

Eh bien ! j'ai vu mon père ;

Il est là, furieux, tout prêt à vous frapper,

Et Landry mon amant, habile à vous tromper,

L'a conduit près de nous. Fuyez, ils vont paraître

Afin de se venger. Ils m'avaient fait promettre

Que je vous livrerais en leurs mains ; ils ont cru

Que l'amour de mon cœur a déjà disparu,

Parce qu'on m'a trompée ; ils ignorent que j'aime,

Et qu'il faudrait pouvoir me bannir de moi-même,

Pour vous haïr, pour vous causer quelque souci,

Pour ne pas vous servir : je ne dis pas ceci

Afin de vous toucher ; je perds votre tendresse,

Je le sais ; mais je cède à l'amour qui me presse,

Et j'ose demander pour dernière faveur ,  
Pour toute récompense enfin , que Monseigneur  
S'éloigne , sans retour , de moi , de mon vieux père ;  
Qu'il ne s'expose pas à sa juste colère ,  
Qu'il ne le perde pas. Oh ! ne balancez plus ,  
Monseigneur ; si mes pleurs sont ici superflus ,  
Après la trahison , c'est le meurtre.

LE COMTE.

Suzanne ,  
Je suis un lâche , et votre amitié me condamne.  
Suivez-moi.

SUZANNE.

( Elle aperçoit Landry qui sort de la tour pour le retenir  
dès qu'il entend qu'il va se retirer. )

Dieu !...

## SCÈNE VI.

LE COMTE , LANDRY , SUZANNE.

LANDRY , à *Suzanne*.

Sachez qu'il n'en mourra pas moins ,  
Et je vais lui parler un moment sans témoins.

LE COMTE.

( Observant qu'il va reconnaître si ses gens  
sont en quelque pièce voisine. )

Eh bien ! que fait-il donc ?

SUZANNE.

Fuyez , il se dispose  
À vous assassiner.

LE COMTE.

Ne croyez pas qu'il ose.

LANDRY , *mettant l'épée à la main*.

Comte , depuis long-temps c'est toi que je poursuis ,  
Et je vais , sans retard , te prouver qui je suis.

LE COMTE.

Mon valet.

LANDRY.

Ton rival....

LE COMTE.

Il se grandit peut-être !...

LANDRY.

Non , c'est que tu me vois de trop bas.

LE COMTE.

Holà ! traître ,

Prends garde.

LANDRY.

Si je suis ici , sais-tu pourquoi ?

LE COMTE.

Oui , pour me servir.

LANDRY.

Non , pour me venger de toi.

LE COMTE.

As-tu droit de trouver jamais que je t'offense ?

LANDRY.

As-tu droit d'enlever un enfant sans défense ?

LE COMTE.

Oui , parce qu'il me plaît , comme disait Clisson.

LANDRY.

Soit. Il me plaît aussi d'en demander raison.

LE COMTE.

Brisons là , ce discours fait tort à ma noblesse.

LANDRY.

Elle n'est bonne ici qu'à voiler ta faiblesse.

LE COMTE.

Je te trouve trop loin pour daigner t'approcher.

LANDRY.

En garde ! tes mépris sont venus me chercher.  
Ta noblesse !... Réponds , c'est de quoi je te somme ,  
A l'instant même , ici , s'il te reste un cœur d'homme.  
Sa noblesse !... A la fois libertins et dévots ,  
Condamner le vassal à de cruels travaux ;  
Partager ses sueurs avec de méchants prêtres ,  
Devenir avec eux hypocrites et traîtres ;  
Entre vous quereller , et vous jeter le gant ,  
Forfaire et marauder comme fait un brigand ;  
Dans vos cours entourés de moines et de femmes ,  
Pratiquer avec eux des débauches infâmes ;  
Dans le vice trouver un ignoble trépas ,  
Et mourir pour avoir trop bu dans un repas ,  
La voilà ta noblesse ; oui , mes nobles arbitres ,  
Vous nous feriez pitié si vous n'aviez vos titres.

LE COMTE.

C'est trop sacrifier ma haine à mon dédain ,  
Et je vais à l'instant te punir de ma main.

LANDRY.

Bon.

SUZANNE.

Monseigneur !

LE COMTE.

Oh ! ne soyez pas alarmée.

LANDRY.

Un seul coup suffira.

LE COMTE.

Ta main est désarmée ,

Tu l'as dit.

LANDRY.

C'est l'enfer !...

LE COMTE.

J'ai le pouvoir encor

De passer cette épée au travers de ton corps ;  
Mais , non. Nous écoutons une plus noble envie ;  
Votre maître veut bien vous accorder la vie :  
Voilà comme je sais répondre à vos mépris.

( A Suzanne , en lui offrant sa main , à part et en sortant. )

Vous qui m'aimez , venez en recevoir le prix.

LANDRY , *seul.*

Enfer ! moi désarmé !... par lui !... Dieu !... quelle honte !...  
Que va dire Ravanne ? Ah ! le voici qui monte  
Avec ses protestans.

### SCÈNE VIII.

LANDRY , RAVANNE , PROTESTANS.

RAVANNE , *sortant de la tour avec ses protestans.*

Tu parais interdit ;

Tout ne s'est pas passé comme te l'avais dit ?  
Est-ce que par hasard mon attente est trompée ?  
Répondrez-vous enfin ? Que fait là votre épée ?

LANDRY.

On m'a désarmé.

RAVANNE.

Qui ?

LANDRY.

C'est le Comte.

RAVANNE .

Comment ?

LANDRY.

Suzanne n'a pas pu nous livrer son amant ,  
Elle a tout dit.

RAVANNE.

Et toi ?

LANDRY.

J'ai voulu , sans attendre ,  
Me montrer pour qu'on eût le temps de le surprendre ,  
Et l'arrêter ici.... Mais....

RAVANNE.

Ce n'est rien. Amis ,  
Nous sommes aux momens que je vous ai promis.  
Certes , vous savez tous comme on nous persécute ;  
Vous savez à quels maux la réforme est en butte :  
Eh bien ! c'est de ces maux que naissent tous nos droits ,  
Et ce n'est plus à nous à respecter les lois.  
On nous outrage : eh bien ! allons , sans artifice ,  
En prendre ouvertement bonne et prompte justice.  
Allumez vos flambeaux.

( Les Protestans allument leurs torches. )

Fort bien. La dague au poing ,  
Cherchons notre adversaire , et ne l'épargnons point.  
Il faut que ce château , témoin de mon offense ,  
Tombe pour attester que j'en tirai vengeance ,  
Et que l'âge qui vient sache le châtement  
Dont ses restes seront l'éternel monument.  
Il fut témoin de plus d'une lâche manœuvre ,  
Qu'il tombe avec son maître.... Allons....

LES PROTESTANS.

A l'œuvre.... à l'œuvre !...

*Fin du quatrième Acte.*

---

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait nuit.

SUZANNE, *en désordre.*

Ah ! grand Dieu, s'ils venaient par ici ! Je me meurs...  
Où pouvoir me cacher ? Que d'affreuses clameurs !...  
Ces pas précipités sous ces voûtes, ce trouble,  
Les plaintes des blessés, et la nuit qui redouble  
L'horreur de ces momens, tout me glace d'effroi.  
Ah ! lorsqu'ils sont venus presque à deux pas de moi,  
J'ai cru mourir ; comment pouvoir souffrir leur vue ?  
Ils vont les bras levés et la poitrine nue,  
Des torches à la main ; ils lancent au hasard  
La flamme avec des cris et des coups de poignard.  
On se cherche en tumulte ; au combat on s'élançe  
En furieux, et puis on se bat en silence :  
Alors, on n'entend plus que des pas, et le fer  
Qui glisse vers le cœur, ou quelque voix d'enfer  
Riant au cri de mort d'un ennemi qui tombe.  
Si le Comte est tué... si mon père succombe...  
Dieu !... qu'on ne puisse pas lui dire en quelques mots  
Que le Comte m'épouse, et qu'il finit nos maux !  
On vient...

### SCÈNE II.

LE COMTE, *blessé*, SUZANNE.

LE COMTE.

Ah ! ma blessure au moins n'est pas mortelle ;  
Mais il faut s'écarter.

SUZANNE.

Monseigneur !...

LE COMTE.

( Après l'avoir long-temps observée. )

Toujours elle !...

Les autres m'ont quitté, mais elle ! la voilà....

Je devais bien penser que mon ange était là.

SUZANNE.

Ciel ! vous êtes blessé, Monseigneur?...

LE COMTE.

Qui peut dire

Quelle force d'en haut la soutient et l'inspire ?

SUZANNE.

( Elle met sur sa blessure un voile qui était sur son sein. )

Si je puis étancher ce sang, il est sauvé.

LE COMTE.

Je suis content de moi, je me suis retrouvé.

Dût toute ma noblesse en devenir jalouse,

Suzanne, dès demain vous serez mon épouse.

Votre père sera mon père....

SUZANNE.

Maintenant

Sentez-vous la douleur se calmer un instant ?

LE COMTE.

Ce n'est rien. Mais voyons, comment lui faire entendre

A ce père irrité qu'il m'aura pour son gendre ?

SUZANNE.

Je ne sais.

LE COMTE.

Furieux, il ne veut que frapper,

Et peut-être il croira qu'on cherche à le tromper.

( Bruit. )

J'entends du bruit...

SUZANNE.

LE COMTE.

Eh bien , ma Suzanne ?

SUZANNE.

Je tremble!...

LE COMTE.

Serions-nous malheureux que de mourir ensemble ?

SUZANNE.

( Elle cache le Comte derrière elle. )

Voici quelqu'un , silence.

### SCÈNE III.

LANDRY, LE COMTE, SUZANNE.

LANDRY, *à part, haut.*

Il n'a plus de danger

A courir ; c'est à lui, s'il veut, à se venger.

Certes, autant qu'eux tous j'en avais bonne envie ;

Mais je ne puis frapper qui m'a donné la vie.

Et pourtant, je le hais ; il aurait bien mieux fait

De ne pas m'accabler d'un importun bienfait ;

Car après m'être vu maltraiter sans mesure,

J'aurais voulu le lui tout rendre avec usure.

LE COMTE, *se levant.*

Vous pouvez à l'instant vous donner le plaisir,

Car de répondre aux gens j'ai toujours le loisir.

SUZANNE.

Encore une querelle ! Il a droit de se plaindre,

Monseigneur ; cependant...

LANDRY.

Vous n'avez rien à craindre,

Et malgré le dépit qu'il vient de témoigner ,  
Rien ici de l'honneur ne pourra m'éloigner.

LE COMTE.

Eh bien ! ce même honneur maintenant vous oblige  
A me servir.

LANDRY.

Comment ?

LE COMTE.

A me servir , vous dis-je ;  
Car j'épouse Suzanne , et pour mieux m'engager ,  
J'en ai devant mes gens instruit le messager  
Du comte de Comminge , et donné ma parole ,  
Me dût-on en tous lieux traiter de tête folle.  
Or donc , vous comprenez qu'il vous faut sans retard  
De la main de Ravanne arracher le poignard.  
Ce n'est pas que je craigne à présent sa colère ;  
J'oserais la braver , ou saurais m'y soustraire ;  
Mais je crois que vos soins ne seront pas perdus ,  
Si vous leur épargnez quelques crimes de plus.  
Voilà tout.

LANDRY.

Sur ma foi , Comte , je vous admire ,  
Et sans que vous ayez besoin de le redire ,  
Je vais parler pour vous. Oui... oui , c'est arrêté ;  
Vous ne me vaincrez pas en générosité.

#### SCÈNE IV.

SUZANNE , LE COMTE.

LE COMTE.

Suzanne , approchez-vous.

SUZANNE.

Comme tout nous prospère !...

LE COMTE.

Lui seul pouvait ici ramener votre père.

SUZANNE.

Sans doute, il aurait cru qu'un autre le trompait.

LE COMTE.

Suzanne, oubliez-vous ce que je vous ai fait ?

SUZANNE.

Eh ! comment en garder la moindre souvenance,  
Monseigneur ?

LE COMTE.

Monseigneur ! Ton amour te dispense  
Ici de tout respect, chère Suzanné ; et moi,  
N'ai-je donc pas au cœur un aussi doux émoi ?  
Dis, quand lassé des soins qui m'occupent sans cesse,  
Malade des honneurs qu'on rend à mon altesse,  
Je voudrai des flatteurs fuir l'ennuyeux essaim,  
Oh ! comme il sera doux de dormir sur ton sein ;  
De venir m'égayer, Suzanné, à ton sourire ;  
De te dire, je t'aime, et de te le redire ;  
D'être toi-même enfin ; oui, de ne savoir pas  
Où bat son cœur, et de se perdre dans tes bras !

SUZANNE.

Assez.... A tant de maux nous venons d'être en proie,  
Que je ne suis pas faite à supporter la joie.  
Assez.... Je suis heureuse !...

LE COMTE.

Et tu pleures pourtant.

SUZANNE.

C'est que je suis heureuse, Arthur ; je le suis tant !...

LE COMTE, *portant la main à sa blessure.*

Ah !...

SUZANNE.

Qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Mais rien. Je crois que ma blessure  
Veut se rouvrir.

SUZANNE.

Encor , mon Dieu !

LE COMTE.

Je vous assure  
Que ce n'est rien.

SUZANNE.

Le sang inonde votre sein !...

LE COMTE.

Non.

SUZANNE.

Avec le secours de votre médecin ,  
On pourra l'arrêter.

LE COMTE.

Restez , je le dispense  
De venir.

SUZANNE.

Le danger est plus grand qu'on ne pense.  
Je reviens.

## SCÈNE V.

LE COMTE , *seul.*

Sa tendresse est un don précieux  
Que Dieu m'a fait , tâchons de la mériter mieux.  
J'étais un homme lâche , il faut que je l'avoue ,  
De trahir à ce point celle qui se dévoue ;  
Sans réserve , pour moi. L'éclat de mon blason  
Ne sera pas terni par une trahison.  
On vient... Quel bruit !... Landry n'a point trouvé Ravanne.

Il faut mourir. Peut-être.... O ma bonne Suzanne ,  
Que je te plains !...

SCÈNE VI.

LE COMTE , RAVANNE , PROTESTANS.

RAVANNE.

Enfer ! s'il m'allait échapper !...

Ma bourse est au premier qui pourra le frapper.

A l'œuvre , à l'œuvre. Allons , pressez-vous sur sa trace.

Cherchez....

LE COMTE.

Je suis ici.

RAVANNE.

Le Comte !...

LE COMTE.

Un mot , de grâce ,

Un seul instant.

RAVANNE.

Non pas !... Des flambeaux ! Venez tous....

Est-ce bien lui ?

LES PROTESTANS.

C'est lui.

RAVANNE.

Le voilà sous mes coups....

( Avec l'ivresse de la joie . )

Je le tiens !... je le tiens. Le traître ! qu'il échappe

Tout grand seigneur qu'il est. Je le tiens.

LE COMTE.

Allons , frappe ,

Frappe , et n'insulte pas.

RAVANNE, *savourant sa vengeance.*

J'y suis toujours à temps.

Je t'ai là sous ma main.

LE COMTE, *mettant la main à son épée.*

Et si je me défends ?

RAVANNE.

Tu périras plutôt. Tiens.

LE COMTE *tombe mort.*

Assassins, courage.

Ah !

RAVANNE, *levant le poignard.*

Qu'il vienne à présent me faire quelque outrage.

S'ils peuvent en leur rang vivre ainsi sans honneur,

Nous ne le pouvons pas nous autres gens de cœur ;

Et comme la fortune en ses décrets bizarres

Nous donna ce seul bien, nous en sommes avarés.

## SCÈNE VII.

LANDRY, RAVANNE, LES PROTESTANS.

LANDRY.

Je vous cherchais ; où donc est le Comte ?

RAVANNE.

Il est là.

LANDRY.

Mourant , peut-être.

RAVANNE.

Non.

LANDRY.

Il est mort ?

RAVANNE.

Le voilà.

Mais d'où te vient cet air morne qui nous condamne ?

LANDRY.

Grand Dieu !... qu'avez-vous fait ? Il épousait Suzanne.

RAVANNE.

Il l'épousait !...

LANDRY.

Ce soir.

RAVANNE.

Ah ! tu dois lui cacher

Son corps ; il ne faut pas qu'elle puisse approcher.

### SCÈNE VIII.

RAVANNE, LANDRY, SUZANNE, UN MÉDECIN

PROTESTANT.

SUZANNE.

Je le demande en vain , grand Dieu ! que faut-il faire ?

( Elle s'arrête , et voyant tout calme , elle pense que  
Landry vient d'apaiser son père. )

Ah ! la paix est ici , tout est calme. Mon père ,  
Vous balancez encore : ah ! mon père , pardon ;  
De sa main , de son rang , de tout il m'a fait don.  
Enfin , mon père , il m'aime. Ayez donc souvenance  
Que vous avez promis éternelle indulgence  
Pour mes torts , à quelqu'un qui prévoyait mon sort ,  
Et vous priait pour moi , faible , à son lit de mort.  
Ah ! pardonnez....

RAVANNE.

Viens ! viens ! Suzanne , je pardonne.

Un bon père menace , et jamais n'abandonne ;  
Tout s'oublie et se perd dans cet embrassement :  
Ah ! comme il me tardait d'atteindre à ce moment !

SUZANNE.

Je suis bien heureuse ! oui , trop heureuse peut-être !  
Je vous retrouve , Arthur est monseigneur et maître....  
Mon père , vous pleurez !...



RAVANNE.

Ah ! c'est qu'après deux mois ,  
Je t'embrasse , vois-tu , pour la première fois ,  
Et qu'un pauvre soldat que partout on délaisse ,  
Retrouve avec plaisir l'appui de sa vieillesse.

SUZANNE.

Non , vous pleurez. Arthur !... Il ne me répond pas.  
Mon père !...

RAVANNE.

Pauvre enfant ! demeure dans mes bras ,  
Tout projet de bonheur est pour nous inutile.  
Demeure dans mes bras , c'est ton dernier asile.

SUZANNE.

Laissez-moi !... laissez-moi ! Dieu ! je n'ose approcher...  
Vous vous êtes rangés là pour me le cacher...  
Je veux le voir. Ah !... ah !...

RAVANNE.

Ton vieux père te reste ,  
Reviens : vengeance affreuse , ah ! que je te déteste !...

FIN.







